



Bodillon, qui assassina Childéric en 673, avait été battu de verges et attaché à un pieu comme un esclave, par ordre du souverain

CHILDÉRIC II

Né en juillet 653, mort en 675

Roi d'Austrasie : 662-675.

Roi des Francs : 673-675

(il occupe en effet sans légitimité la Neustrie et la Bourgogne dès 673. Thierry III s'y oppose et les reprend en 675)

Childéric II, fils de sainte Bathilde, élu roi par les grands du royaume, qui soutinrent ses droits, signala son avènement au trône par le châtement qu'il infligea au maire du palais Ébroïn. Il le fit renfermer dans un couvent. Il obligea aussi son frère Thierry, qui avait accepté la couronne, à se retirer dans l'abbaye de Saint-Denis.

Saint Léger, évêque d'Autun, fut investi des fonctions dont le roi venait de dépouiller Ébroïn. Les sages conseils de ce pieux prélat eurent longtemps une heureuse influence sur les actions du roi ; mais Childéric, emporté par ses mauvais penchants, voulut secouer le joug de tutelle paternelle que faisait peser sur lui le prudent évêque. Saint Léger, menacé par son ingrat élève, fut contraint de chercher un refuge dans un cloître.

Après la retraite de saint Léger, le vertige sembla s'emparer de Childéric. Il se livra à tous les excès imaginables, sa cruauté et son despotisme ne connurent plus de bornes : il fit charger de chaînes et fouetter de verges un seigneur qui n'avait commis aucune faute. Ce seigneur, nommé Bodillon, ne respira plus que vengeance, et l'occasion s'étant présentée favorable, à un retour de chasse, près de Rouen, il assassina Childéric, Bilibhilde son épouse et Dagobert son fils aîné. Daniel, le second fils, échappa aux meurtriers et trouva refuge dans un monastère.

Childéric n'avait régné que trois ans.

THIERRY III

Né en 654, mort en 691

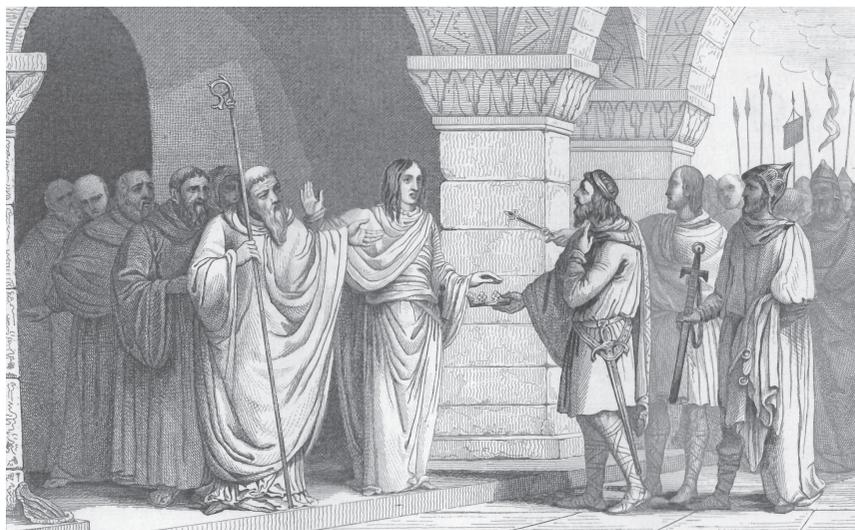
Roi de Neustrie et de Bourgogne : 673.

Roi de Neustrie et de Bourgogne : 675-679.

Roi des Francs : 679-691

Thierry, après la mort de son frère Childéric, reconquit la liberté que celui-ci lui avait ravie, il sortit de l'abbaye de Saint-Denis et monta sur le trône. L'ancien maire du palais Ébroïn ayant soutenu l'usurpation d'un Clovis qu'il voulait faire roi (Clovis III), Thierry lui disputa la couronne et conquiert le trône qui lui appartenait déjà par le droit de naissance.

Prétendu fils de Clovis II et de Bathilde, ou encore fils de Clotaire III ou de Thierry III, Clovis III devint en effet provisoirement roi d'Austrasie (675-676), et peut-être de la Neustrie et la Bourgogne, deux régions occupées par Childéric II jusqu'à la mort de celui-ci en 675, avant que Thierry III ne les récupèrent de droit cette même année. Clovis III n'exercera aucun pouvoir, constamment dominé par Ébroïn. Son destin est ensuite inconnu.



Troisième Mérovingien du nom de Thierry, il est tiré de l'abbaye de Saint-Denis pour monter sur le trône

Le prélat saint Léger, qui avait appuyé les justes prétentions de Thierry, fut assassiné par les ordres d'Ébroïn qui obligea le monarque à le reconnaître pour maire du palais. Cet acte de faiblesse et l'incapacité de Thierry le firent ranger au nombre des rois fainéants. Le maire du palais Ébroïn fut immolé à quelque haine de cour. Il mourut assassiné en 680.

Thierry voulut forcer les Austrasiens à le reconnaître pour leur souverain. Ceux-ci se choisirent pour duc Pépin d'Héristal ; on en vint aux mains et Thierry fut contraint d'accepter Pépin, vainqueur, comme maire de son palais, ou plutôt comme véritable roi de France.



Charles le Gros se décide à venir au secours de Paris assiégé par les Normands ;
mais au lieu de les anéantir, il consent à acheter leur départ

CHARLES III surnommé le Gros

Né en 839, mort le 13 janvier 888

Empereur d'Occident : 881-887.

Roi de France (Francie occidentale) : 884-887

Après la mort de Louis III et de Carloman II, il y eut environ un an d'interrègne ; la couronne appartenait à Charles le Simple , mais l'abbé Hugues, son tuteur, appela en France Charles le Gros, fils de Louis le Germanique (lequel comptait parmi les petits-fils de Charlemagne ayant au partage de l'empire en 843), et déjà empereur d'Italie et roi de Lombardie, et le fit proclamer roi. Charles était petit, avait les jambes torses et un embonpoint excessif, qui lui fit appliquer le nom de *Gros*. Cette obésité le rendait lent et peu propre aux opérations militaires ; son esprit était borné, son caractère ombrageux et défiant : il était tourmenté d'un mal de tête habituel qui dégénéra à la fin en une démente dont il eut de fréquents accès.

Sous prétexte de confirmer des traités qu'il avait avec les Normands, il attire un des principaux chefs dans une embuscade, et le fait massacrer avec les seigneurs qui l'accompagnaient ; des armées entières de Normands se lèvent de toutes parts pour venger leurs compatriotes. Sous la conduite de Rollon leur chef, ils remontent de Rouen à Paris, en un si grand nombre, que la Seine est couverte de leurs bateaux dans un espace de deux lieues ; ils mettent le siège devant Paris, qui consistait en ce qu'on nomme aujourd'hui la Cité, et où l'on ne pouvait pénétrer que par deux ponts défendus chacun par une grosse tour.

Le siège de cette ville est mémorable par l'opiniâtreté des assiégeants et la défense vigoureuse des assiégés. Il dura quatre ans, non pas continus, mais par

intervalles ; tout ce qu'on employait alors pour l'attaque et la défense des places y fut mis en pratique : escalades, mines, assauts, machines pour lancer au loin pierres et traits, béliers pour enfoncer les murailles, tours ambulantes pour en approcher, poix fondue, eau bouillante versée du haut des murs sur les assaillants. Après des attaques sans succès, les Normands se retirèrent dans des tours qu'ils avaient bâties autour de la ville. Pendant la suspension des hostilités, ils ravageaient les campagnes à une assez grande distance. Il y eut de leurs partis qui pénétrèrent jusqu'en Bourgogne : Paris était défendu par l'évêque Goslin ; Charles le Gros vint au secours de Paris, se campa sur le Mont-de-Mars, aujourd'hui Montmartre, et, lorsqu'on croyait qu'il allait écraser les Normands par la seule masse de son armée, non seulement il ne les attaqua pas, mais il entra avec eux en composition, et leur promit sept cents livres pesant d'argent à payer dans un temps marqué : en attendant ce terme, il leur livre, pour ainsi dire, à piller les provinces qui leur conviendront.

A la nouvelle de cette honteuse capitulation, un cri d'indignation s'élève par toute la France. Le mépris qu'elle inspire pour Charles le Gros est tel que son armée et tous ses serviteurs, sans exception, l'abandonnent. Il se trouve seul, sans un valet pour le servir, sans aucune ressource pour son existence. Bientôt après il mourut dans un village de Souabe : les uns disent de chagrin ; les autres, de poison. Il ne laissa pas d'enfants.



Lors d'une bataille contre les Normands, Eudes, frappé d'un coup de hache à la tête, ne doit la vie qu'à son armure ; en retour il perce de son épée son ennemi et décide ainsi du sort de la bataille

EUDES

Né vers 860, mort le 3 janvier 898

Roi de France (Francie occidentale) : 888-898

Après la mort de Charles le Gros, les grands du royaume se réunirent à Compiègne ; Charles le Simple, héritier légitime du trône, âgé de dix ans, parut incapable de tenir les rênes de l'État qui demandaient une main exercée. Eudes, dont les

régné près de quarante-quatre. Marguerite de Provence son épouse lui survécut vingt-cinq ans. Ce prince avait fondé un grand nombre d'établissements utiles et édifié plusieurs monuments. C'est à lui qu'est due l'institution de l'hospice des Quinze-Vingts à Paris, où trois cents gentilshommes qui avaient eu les yeux crevés par les Musulmans trouvèrent un asile à leur retour de la Terre-Sainte. Il fit élever la Sainte-Chapelle, et sous son règne fut ouvert le collège de Sorbonne.

Saint Louis, dit un historien, possédait les vertus les plus éminentes ; il fut un des plus grands rois qui aient occupé le trône ; vaillant et intrépide guerrier, il ne déployait son courage que pour de grands intérêts, et jamais par ambition ou par injustice ; sage législateur, il donnait lui-même l'exemple de la plus sévère justice ; son zèle pour la religion était sans bornes, et sa protection s'étendait sur tous les malheureux ; moins roi que père de son peuple, il était chéri au dedans et respecté au dehors.

Quoique modeste et ennemi du luxe pour lui-même, il était magnifique dans les occasions où la majesté royale l'exigeait ; rentré dans la vie privée, il se montrait le fils le plus soumis et le maître le plus doux. Vingt-sept ans après sa mort, saint Louis fut canonisé par le pape Boniface VII, qui lui décerna le titre de saint (1297).



Philippe porte sur ses épaules jusqu'à Saint-Denis le cercueil contenant le chef et les ossements de saint Louis, qu'il a rapportés d'Afrique

PHILIPPE III dit le *Hardi*

Né le 1^{er} mai 1245, mort le 5 octobre 1285

Roi de France : 1270-1285

Après la mort de Louis IX, l'armée proclama pour son successeur Philippe III, son fils. Il continua le siège de Tunis ; ayant remporté une grande victoire sur les infidèles, il conclut avec eux une trêve de dix ans. Il revint en France et se fit sacrer à Reims.

Les événements de l'intérieur sont peu importants sous le règne de Philippe III,

mais le récit des *Vêpres siciliennes* (1282), cet affreux massacre commis hors du sol de la France, ne doit point être omis dans son histoire.

Les Français avaient conquis les royaumes de Naples et de Sicile sous Charles d'Anjou, les Napolitains et les Siciliens supportaient avec impatience le joug qui pesait sur eux ; le lundi de Pâques, le son des cloches qui appelaient les fidèles à vêpres, fut le tocsin qui sonna la mort de tous les Français. Une révolte était préparée et organisée de longue main par Jean de Procida, gentilhomme sicilien. On n'attendait qu'un prétexte pour porter les premiers coups : une insulte faite à une jeune fille fut le signal du massacre ; les Siciliens assaillirent les Français, de toutes parts, dans les rues, dans les maisons, dans les églises, on ne fit distinction d'âge ni de sexe. On porte à douze mille le nombre de ceux qui périrent : un seul homme, nommé Guillaume de Pourcelet, gentilhomme provençal, fut épargné à cause de sa grande probité.

Philippe III fit la guerre à Pierre III, roi d'Aragon, qui avait, dit-on, favorisé les conjurés ; les commencements de l'expédition furent brillants, Philippe entra triomphant dans plusieurs villes où il fit reconnaître son fils : mais bientôt la chance des combats fut défavorable à Philippe III ; soit de chagrin ou de fatigue, il tomba malade et mourut à Perpignan. Telle fut l'issue de la seule guerre importante que Philippe ait eue pendant son règne.

Le surnom de *Hardi* que ses contemporains lui ont donné, lui vint de sa conduite dans l'expédition de Tunis et du courage et de la fermeté qu'il fit paraître dans la position hasardeuse où il se trouva après la mort de son père.

Sous Philippe le Hardi ont commencé les anoblissements : Philippe donna des titres de noblesse à ceux qui se distinguèrent dans les arts. Un célèbre orfèvre, nommé Raoul, est le premier qui ait été anobli pour son mérite.

Philippe III mourut à quarante ans, après en avoir régné quinze.

PHILIPPE IV dit le Bel

Né en 1268, mort le 29 novembre 1314

Roi de France : 1285-1314

Quand Philippe le Hardi mourut, son fils, qui prit le titre de Philippe IV, était âgé de dix-sept ans. Il alla se faire sacrer à Reims avec Jeanne, son épouse, fille et héritière de Henri le Gros, comte de Champagne et roi de Navarre.

Guy, duc de Flandre, ayant formé une ligue avec le roi d'Angleterre contre Philippe, ce prince entra en Flandre (1297) à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et gagna la bataille de Fumes. Mais bientôt les Flamands secouèrent le joug du vainqueur, une révolte éclata à la tête de laquelle se placèrent deux hommes du peuple, et les Français furent complètement battus près de Courtrai (1302). Philippe usa de représailles, il rentra en Flandre et gagna la bataille de Mons-en-Pévèle (1304) ; enfin un traité mit fin aux dissensions entre la France et les états flamands.

fut surnommé *le Long* à cause de sa haute stature ; il montra beaucoup d'énergie pour vaincre les obstacles que lui suscitaient de hauts seigneurs. Il rendit un grand nombre de sages ordonnances.

Il mourut après six mois de maladie, à l'âge de trente ans. On dit qu'il avait été empoisonné ; mais il ne reste ni preuve ni probabilité de ce crime. Il eut quatre filles et un fils qui mourut au berceau. Ce fut un prince d'un grand mérite, dévot sans faiblesse, hardi, de mœurs douces ; il aimait les savants et les attirait près de lui.

CHARLES IV dit *le Bel*

Né le 15 juin 1294, mort le 1^{er} février 1328

Roi de France : 1322-1328

Philippe le Long étant mort sans enfants mâles, son frère Charles IV, troisième fils de Philippe le Bel, lui succéda, et monta sur le trône à vingt-six ans. Ses premiers soins furent de faire un examen sévère de la conduite des juges dans les provinces. Il se trouva un grand nombre de coupables ; les financiers qui avaient géré la fortune publique furent aussi soumis à un contrôle sévère, un grand nombre vit ses biens confisqués.

Gérard de La Guette, ministre des finances sous Philippe le Long, qui était accusé d'avoir accablé le peuple d'impôts, et d'avoir fait une fortune criminelle, fut arrêté ; on l'appliqua à la question pour le forcer à avouer où il avait caché ses trésors, et il mourut au milieu des tourments sans faire aucun aveu.

Charles le Bel donna encore un grand exemple de sévérité et de justice. Un



J'espère, dit Charles IV dans ses lettres d'érection en faveur de Louis, premier duc de Bourbon (1327), que les descendants du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne. Paroles prémonitoires pour Henri IV, huitième descendant de Louis I^{er}.

gentilhomme de Gascogne, nommé Jourdain de l'Isle, exerçait un brigandage affreux. Son château était le refuge de tous les coupables. Le monarque envoya un huissier le sommer de comparaître. Jourdain eut l'audace de massacrer le porteur du message du roi ; et, après ce trait de barbarie, il se présenta effrontément devant le prince, espérant en l'appui des grands seigneurs de la cour. Le procès fut fait ; le coupable condamné à la potence et exécuté : aucune prière ne put fléchir Charles le Bel.

Le souverain mourut à Vincennes, à l'âge de trente-quatre ans, après avoir régné six ans. Il ne laissait que deux filles. Avec lui finit la première branche de la troisième dynastie dite des Capétiens.

C'est sous ce règne que le moine anglais Berthold perfectionna la poudre à canon, dont il avait, quelques années auparavant, découvert la composition.

Jusqu'à ce siècle on n'avait su en France que ce qui s'enseignait dans les universités, c'est-à-dire la théologie : les livres étaient rares, car on ne possédait que les manuscrits, œuvres de patience, copiés dans les monastères par des moines studieux ; il n'y avait pas de corps littéraires qui fissent leur occupation de connaissances agréables. Sept Toulousains se rassemblaient quelquefois pour donner essor à leur imagination et à leur esprit. Leurs séances se tenaient dans un jardin, aux portes de Toulouse, sous de frais ombrages ; ils invitèrent leurs compatriotes voisins et éloignés par une lettre de convocation écrite en vers provençaux : ils signèrent, *la gaie société des sept troubadours*, et promettaient une violette d'or au poète dont la pièce de vers serait jugée la meilleure dans la séance qu'ils indiquaient.

La première fut tenue le 3 mai 1324. Arnould Vidal, natif de Castelnaudary, remporta le prix, et reçut le titre de *docteur de la gaie science*. Bientôt cette société eut ses règlements. Celui qui obtenait un prix était déclaré *bachelier* après un premier examen ; il en fallait subir un second pour être *docteur et maître dans le gai savoir*. Bientôt ce corps prit le nom de Collège de rhétorique, et ses séances eurent lieu dans l'Hôtel de Ville de Toulouse : les prix se multiplièrent ; à la violette on joignit la rose, l'églantine, et d'autres fleurs. Clémence Isaure, dame de Toulouse, s'est rendue célèbre en assignant, par son testament, des fonds pour les frais des prix. On n'admettait au concours que des pièces latines, odes, élégies, hymnes et poésies semblables, qui devaient être en l'honneur de Dieu, de la Vierge et des saints.

Ainsi la chevalerie, chez nos bons aïeux, prescrivait l'*amour de Dieu et des dames*. Pareils établissements se sont formés dans d'autres grandes villes, et ont subsisté jusqu'à nos jours. Les *Jeux floraux* de Toulouse doivent être regardés comme l'origine des académies.

soupons, et condamné à perdre la tête. Au moment où la sentence qui condamnait Condé à mort allait être exécutée, François II mourut, à Orléans, sans laisser d'enfant : on soupçonna que le poison avait mis fin à ses jours.

CHARLES IX

Né le 27 juin 1550, mort le 30 mai 1574

Roi de France : 1560-1574

Second fils du roi Henri II et de Catherine de Médicis, Charles IX naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 27 juin 1550, avec le titre de duc d'Orléans, et monta sur le trône le 5 décembre, à la mort de François II, son frère.

Comme il n'avait que dix ans, sa mère, sans avoir effectivement le titre de régente, prit les rênes du gouvernement. Les querelles religieuses et politiques des catholiques et des protestants divisaient le royaume. Dès son bas âge, Charles IX avait été habitué à regarder les calvinistes comme ses plus cruels ennemis. On convoqua une assemblée à Poissy, relativement à leur culte : on en espérait un rapprochement.

Cette assemblée, surnommée le *Colloque de Poissy*, fut sans résultat heureux. Quelques rixes sanglantes s'élevèrent entre les catholiques et les protestants. En vain un édit accorda-t-il la liberté de conscience, la guerre civile ne tarda pas à éclater. Les protestants prirent les armes, s'emparèrent des villes de Rouen, d'Orléans, sous la conduite du prince de Condé et de l'amiral de Coligny. L'armée royale, commandée par le connétable de Montmorency et le duc de Guise, reprit la ville de Rouen, battit les protestants dans la plaine de Dreux. Dans cette bataille, le prince de Condé devint prisonnier des catholiques, le connétable de Montmorency tomba entre les mains des protestants, et le maréchal de Saint-André perdit la vie. Bientôt le duc de Guise fut assassiné ; un traité de paix fut conclu avec les huguenots. Le roi, qui avait alors treize ans révolus, fut déclaré majeur en 1563.

Une seconde guerre civile éclata bientôt. En 1567, les huguenots, le prince de Condé et l'amiral de Coligny à leur tête, voulurent s'emparer de la personne du roi, qui était à Monceaux ; mais cette tentative échoua. Bientôt après fut livrée la bataille de Saint-Denis, où le connétable Anne de Montmorency fut blessé à mort (10 novembre 1567), et dont le succès resta douteux. La ville d'Orléans fut surprise par les huguenots. La guerre continua en 1568 jusqu'à la paix de Longjumeau, dite *la petite paix*.

Enfin, après de longs combats où tour à tour les catholiques et les protestants avaient l'avantage ; après la bataille de Jarnac (13 mars 1569), où le prince de Condé fut assassiné ; après la bataille de Moncontour (3 octobre 1569), où les protestants prirent leur revanche, un traité de paix suspendit encore les hostilités. On parvint à force de promesses à attirer à la cour l'amiral de Coligny. Le roi et sa mère cachèrent leur perfidie sous le masque de l'affection, comblèrent l'amiral d'honneurs et de soins.

Charles IX, pour faire croire que les haines étaient éteintes, donna sa sœur Marguerite en mariage à Henri, prince de Béarn, que Jeanne d'Albret, reine de Navarre, sa mère, avait fait déclarer chef de la ligue protestante, après la mort du prince de Condé.

C'est ici que prend place le célèbre massacre de la Saint-Barthélemy, dans la nuit du 23 au 24 août. La cloche de Saint-Germain donne un signal pendant la nuit. Le duc de Guise, à la tête d'une troupe d'assassins, cerne l'hôtel de l'amiral. Au nom du roi, les portes sont ouvertes. Celui qui avait rendu les clefs est poignardé ; on monte l'escalier, en criant : *A mort ! à mort !* Au bruit qui se fait, l'amiral juge qu'on en veut à sa vie. Appuyé contre la muraille, il disait sa prière. Bême, un des assassins, l'aperçoit le premier, et, lui présentant la pointe de son épée, lui dit : « Est-ce toi qui es Coligny ? — Moi-même », répondit celui-ci d'un air calme ; et il ajouta : « Jeune homme, tu devrais respecter mes cheveux blancs. » Pour toute réponse, Bême lui plonge son épée dans le corps, la retire toute fumante, et lui en essuie le visage. On précipite le cadavre par la fenêtre.



Le massacre de la Saint-Barthélemy donne naissance au parti des *politiques* et à deux nouvelles *guerres civiles*

Aux cris, au vacarme épouvantable qui se fait entendre de tous côtés, les calvinistes sortent de leurs maisons, à demi nus, encore endormis et sans armes ; ils tombent dans les troupes du duc de Guise et dans les patrouilles bourgeoises, qui en font un horrible carnage. Des rues on passe dans les maisons, dont on enfonce les portes ; tout ce qui s'y trouve, sans distinction d'âge ni de sexe, est massacré : le jour vint éclairer la scène affreuse de cette tragédie. Les corps tombaient des fenêtres ; les portes cochères étaient bouchées de corps achevés ou languissants, et les rues jonchées de cadavres qu'on traînait sur le pavé à la rivière. On prétend que Charles IX tira avec une arquebuse sur les huguenots, d'un balcon du Louvre.

Ce carnage ne s'arrêta pas à la capitale. Des ordres avaient été expédiés à tous les gouverneurs des provinces pour qu'ils fissent égorger à la même heure les



Marie-Antoinette conduite à son exécution, le 16 octobre 1793

qui doivent repousser l'attaque, charge du commandement Bonaparte, que nous avons vu faire ses premières armes quelque temps auparavant au siège de Toulon. Les rebelles, cernés dans les rues étroites qui avoisinent le Louvre, sont mitraillés sur les marches de Saint-Roch.

La Convention termina sa carrière (26 octobre 1695) après avoir, par la constitution de 1795, fixé le nouveau mode de gouvernement, établi un Corps législatif divisé en deux conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents, et un Directoire composé de trois membres. Ce nouveau pouvoir reçut le nom de *Directoire exécutif*.

De 1794 à 1795 les armées de la république firent de nombreuses conquêtes et livrèrent de glorieux combats. Sous le commandement de Dugommier, les Français pénétrèrent dans la Catalogne et prirent plusieurs places fortes. Le général Jourdan gagna en Belgique la célèbre bataille de Fleurus et se rendit maître des villes du Luxembourg ; le général Pichegru s'empara d'Ostende, de Tournai, de Gand, d'Anvers, et bientôt après acheva la conquête de la Hollande.

A côté des actes coupables qu'on peut reprocher à la Convention, il faut mettre les bienfaits dont la France est redevable à ce pouvoir. La Convention annula elle-même les mesures extravagantes et atroces du régime de la Terreur ; elle rappela dans son sein ceux des proscrits qui avaient échappé à la mort ; elle renversa le sanglant tribunal révolutionnaire ; elle rendit les biens confisqués aux héritiers des condamnés ; c'est elle qui créa l'École polytechnique, le Conservatoire des arts et métiers, le Bureau des longitudes, le Conservatoire de musique et l'École normale.

DIRECTOIRE

26 octobre 1795 - 9 novembre 1799

Le Directoire trouva la France dans un état de crise menaçant. Trois cent mille soldats avaient répondu aux menaces de l'étranger. De nouveaux noms glorieux surgissaient de toute part. Hoche, Joubert, Brune, Desaix, Kléber, Moreau, Masséna, Bonaparte aidèrent aux succès militaires du Directoire, qui furent les plus grands que l'histoire eût enregistrés depuis des siècles. Mais tous ces braves étaient sans vêtements, sans chaussures, souvent sans vivres, quelquefois sans munitions et sans armes ; des fournisseurs rapaces, des hommes habitués à la rapine aidaient à l'ignorance ou à la trahison de quelques généraux, et causèrent quelques-unes de nos rares défaites.

Le commandement en chef de l'armée d'Italie était confié au général Bonaparte. Sous lui servaient plusieurs autres jeunes généraux ; son armée est dans le plus grand dénuement, mais Bonaparte sait faire passer dans l'âme des soldats l'enthousiasme qui remplit la sienne. Il sait juger les soldats qu'il commande, et, déjà certain de leur salut et de leur gloire : « Camarades, leur dit-il, vous manquez de tout au milieu de ces rochers, jetez les yeux sur les riches contrées qui sont à vos pieds ; elles vous appartiennent, allons en prendre possession. » Ces paroles, prononcées d'une voix ferme par le jeune général, sont électriques pour la jeune armée.

Le résultat fut qu'en six jours de victoires il obtint la séparation des armées piémontaise et autrichienne, la prise de quarante pièces de canon et la mise hors de combat de douze mille Autrichiens.

Bonaparte est hors de ligne, il est maître de son armée, il n'y a plus dans les rangs que de l'admiration et du dévouement. Bonaparte venait, par de tels succès, de dépasser les ordres et les espérances du Directoire ; aussi il lui écrit de Cherasco : « Je marche demain sur Beaulieu ; je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après, je m'empare de toute la Lombardie, et avant un mois j'espère être sur les montagnes du Tyrol, trouver l'armée du Rhin et porter de concert la guerre dans la Bavière. » Il y avait juste un mois que Bonaparte avait annoncé au Directoire son arrivée à cette armée si misérable et si indisciplinée. La conquête de la haute Italie est devant lui, l'impénétrable Mantoue en est la clef. Bonaparte conçoit alors le dessein de s'y porter. Mais auparavant il passe le Pô ; il marche sur Plaisance, Lodi est enlevé.

Ainsi Bonaparte étend l'influence de sa petite armée depuis les Alpes allemandes jusqu'aux terres du pape. Mais la haute Italie n'était qu'occupée, et ne pouvait être conquise que par la prise de Mantoue. Il bat les Autrichiens sur divers points ; ils perdent plus de vingt mille hommes et cinquante pièces de canon dans la bataille de Castiglione et au passage du Mincio, ces mémorables actions que l'armée appelle la campagne des cinq jours (du 1^{er} au 5 août 1796).

Il va passer le pont d'Arcole ; mais sa colonne de grenadiers prise en flanc par le feu de l'ennemi, est foudroyée et s'arrête indécise. Bonaparte voit ce moment